

#

24 octobre  
09

81



· THE GRADUATES CLUB ·  
· NEW HAVEN · CONNECTICUT ·

Ma chère Marquise,  
 J'ai reçu à Cambridge votre si bonne  
 lettre. Je suis désolé d'apprendre que vous  
 avez été souffrante : et voici le vilain  
 automne ! Je pense à vous tendrement, en  
 vous souhaitant un peu de soleil, et beau-  
 coup de bonne santé. Vous ne pouvez devin-  
 ner dans quel tohu-bohu d'impressions et  
 de devoirs je vis : à peine si je trouve le temps  
 de griffonner de temps à autre une carte pos-  
 tale à ma femme ! Je vais très bien d'ailleurs,  
 ayant fait une bonne traversée. J'ai été  
 ici accueilli, entouré, comblé. Mais je me suis  
 trouvé à l'Université Harvard en présence d'un  
 auditoire plus nombreux et moins préparé  
 que je ne m'y étais attendu, il m'a fallu  
 remanier et transposer en conséquence les  
 leçons que j'avais préparées, beaucoup les re-

travailler avant de les voir. J'ai assisté  
d'abord à des fêtes universitaires données à  
Cambridge, et l'université de Harvard m'a conféré,  
en mettant sur le diplôme les mentions les plus  
flatteuses, le grade de Doctor of letters. J'ai  
vécu pendant ces trois semaines dans un monde  
très intelligent, très raffiné, sympathique aux choses  
de France. Mais notre influence est ici dominée  
à une façon disproportionnée par l'influence alle-  
mande; et il serait facile pourtant, avec un  
peu de bon vouloir et d'esprit de suite, de  
réformer cela, de faire que la France ait, elle  
aussi, son action dans ce monde américain;  
la France a déjà fait du bien en ce sens par  
la venue; j'entrevois bien des choses à faire encore  
à l'avenir, simples, faciles, fécondes. Je saurais  
en parler à M. Liard et à M. Bayet à mon retour,  
mais <sup>l'action</sup> l'initiative ministérielle y suffira-t-elle?  
Nous sommes trop ignorants en France des vrais

moyens de servir notre pays.. Mais je ne  
veux pas vous ennuyer de ces choses, qui pour-  
tant me préoccupent beaucoup. Je n'étais venu  
ici que dans le dessein égoïste de gagner un peu  
d'argent; depuis que je suis ici, je deviens chau-  
vin, je sens qu'il mon pays néglige, par  
faute d'information, des <sup>champs</sup> moyens d'influence  
qu'il lui serait aisé et profitable d'exploiter:  
et je crois que je pourrai, à mon retour, m'em-  
ployer à le lui faire comprendre. Pour l'instant,  
je suis très satisfait de mes six premières conférences  
faites à Harvard, sur Roland. Un ~~grand~~ public  
nombreux, fidèle. Bien des compliments reçus,  
mais peut-être de simple courtoisie. N'importe,  
je suis bien content jusqu'ici; et, si j'avais eu un  
intuicé à Harvard, les autres visites à Yale,  
Columbia etc.. en eussent été attendues: car  
c'est Harvard et Johns Hopkins (l'université  
de Baltimore) qui donnent le ton aux autres  
universités d'Amérique. Or, je ne suis pas es-  
sombri du tout par ma première expérience

— au contraire. J'ai commencé, ce matin,  
ma seconde, à New Haven (Yale University),  
et cela s'amona bien, ici aussi. Mais je  
vous quitte, chère Marquise, pour <sup>revenir</sup> préparer  
ma seconde leçon d'ici. Ma hâte abîme,  
comme vous le voyez, mon écriture. Veuillez  
me rappeler à l'occasion au souvenir de  
vos (nos) amis : de M. Dubeigneur, de  
M. Monod, de Morel Fatio, de Marcou, de  
Jaures, de Roujon, de tous. Plus que vingt  
leçons — toutes différentes — à faire ! Plus  
vous adresse tous mes vœux de bonne santé  
de bonheur. Il me semble que, de plus loin,  
je vous aime plus tendrement, ou du  
moins que je suis plus hardi à vous le  
dire.

Votre très respectueusement attaché  
Joseph Périer.